THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1308

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Poésie
sur
la révolution présente.
Comm. en B. actuel
exemplaire.
1781.

DICTIONNAIRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

SOPHIE,

OU

LA VOCATION FORCÉE;

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Prix 1 *liv.* 10 *sols.*

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A ROME;

Et se trouve à Paris,

Chez LAMY, Libraire, Quai des Augustins,
Et les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXI.

ERRATA.

PAGE 5, *vers* Votre pere jamais, *& le ſuivant*; *liſez*:

De quel hymen, ô ciel, ſerois-je donc le fruit!
Du ſecret cependant votre pere eſt inſtruit.

Page 33, contre-ſens; *liſez*, contre-tems.
Page 39, tu as un eſprit fait; *liſez*, c'eſt avoir l'eſprit fait.
Page 41, d'ici-bas; *liſez*, ici-bas.
Page 43, ma tante ma piqué; *liſez*, s'eſt piquée.
Page 46, le viole; *liſez*, le voile.
Page 54, c'eſt-à-dire; *liſez*, c'eſt dire.
Page 57, vous quitta; *liſez*, nous quitta.
Page 61, ma fille; *liſez*, ſa fille.

AVERTISSEMENT.

SI l'amour propre a fait mettre au jour plusieurs Pieces insipides, la modestie n'en a peut-être pas moins anéanti d'autres qui n'auroient pas été jugées telles, & dans lesquelles le Public auroit rencontré des sages leçons, les Auteurs de l'émulation, & les Acteurs des moyens de varier plus souvent la Scene. Aucune de ces qualités ne se trouve dans celle-ci. Qu'on ne se flatte donc pas de blesser mon amour propre, en décriant ma Piece; je déclare que la modestie qui auroit dû m'empêcher de la produire, ne pouvoit pas cependant m'arrêter, puisqu'elle a été composée pour payer un tribut à l'amitié. Le sujet principal étant pris de la situation où se trouvoit un ami pressé par son pere, de prendre un état contraire à son penchant, & le but de mettre sous ses yeux un tableau qui lui retrace les obstacles qu'il avoit éprouvés pour obtenir l'épouse qu'il adoroit, afin de lui en augmenter, s'il se pouvoit, les délices de la possession.

NOMS DES PERSONNAGES.

BERVAL *pere.*

LA COMTESSE, *deuxieme épouse de Berval pere.*

Mademoiselle BERVAL, *fille du Comte, & d'une premiere femme.*

DORICOUR, *frere de pere & de mere de Mademoiselle de Berval.*

BERVAL, *fils de Berval pere & de la Comtesse.*

VALFORT, *Amant de Mademoiselle Berval.*

VANDEUIL, *neveu de la Comtesse.*

SOPHIE, *jeune personne élevée avec Mademoiselle Berval.*

Le COMTE DE BLAINVIL, *ami de Berval pere.*

DUMONT, *Laquais.*

La Scene est dans l'appartement du Comte de Berval.

SOPHIE,

OU

LA VOCATION FORCÉE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORICOURT *seul regardant la porte d'une chambre, supposée celle de Sophie.*

Les momens semblent longs à mon impatience ;
Ce retard dans mon cœur jete la défiance,

Elle ne paroît point, & tout me ſemble clos ;
Trop aimable Sophie, ah ! goûte le repos :
Vas, ne t'occupe pas d'un amant qui t'adore,
Qui brûle ſans eſpoir d'un feu qui le dévore ;
Ne puis-je donc en paix laiſſer couler tes jours !
Hélas ! Trop de ſoucis en altérent le cours ;
Mais l'amour fait-il ſeul le tourment qu'elle endure,
C'eſt toi bien plus encore, ô barbare Nature !
La privant de parens, tu rends ſon ſort affreux,
En me laiſſant les miens, en ſuis-je plus heureux ?
De leur ambition, ils me rendent victime ?
Devoir trop importun, ne me fais plus un crime,
De me ſouſtraire aux fers dont on veut m'accabler,
D'un tourment ſi cruel, je veux me délivrer ;
On ouvre, la voici, venez belle Sophie,
Cet inſtant eſt pour moi le plus doux de la vie.
J'avois déja perdu le favorable eſpoir,
De trouver de ce jour un moment pour vous voir ;
Pourquoi donc auſſi tard ?

SCENE II.

SOPHIE, DORICOUR.

SOPIE.

LE Comte & la Comteſſe,
Près d'eux me retenoient en me parlant ſans ceſſe;
Le Comte répétoit, qu'il étoit très-content
Que je me fuſſe ainſi deſtinée au Couvent;
Qu'avec regret ce ſoir, il fait un mariage,
Qu'il auroit éloigné s'il eût pu davantage;
Mais que ſur vous enfin ſes vœux étant remplis,
Il ne va déſormais plus penſer qu'à ſon fils.

DORICOUR.

Sa prédilection n'eſt que trop éminente,
Il s'embarraſſe peu de la rendre apparente.

SOPHIE.

Il eſt vrai cet enfant eſt bien cher à ſon cœur.

DORICOUR.

Il lui ſacrifiroit & le frere & la ſœur;
Mais l'amour lui ravit cette double victime,
Qu'il auroit immolée à ce fils qu'il eſtime,

Moins soumise que moi, ma sœur prend un époux;
Je serois trop heureux, qu'un Hymen aussi doux
M'unit à ce que j'aime; il faut qu'on nous sépare.

SOPHIE.

Vous ignorez, hélas! tout ce qu'on nous prépare;
Un destin rigoureux, un autre engagement.

DORICOUR.

Ce n'est que pour un tems qu'on vous met au Couvent;
Nous devons un beau jour être unis l'un à l'autre.

SOPHIE, *avec tendresse.*

Fidele à mon serment, soyez fidele au vôtre.

DORICOUR.

Dût le sort m'accabler des plus funestes coups,
Plutôt que je renonce à l'espoir d'être à vous.

SOPHIE.

Je ne puis sans frémir, songer que sans fortune.

DORICOUR.

Ah ! Sophie, à mes yeux, vos vertus en ſont une :
Pour un cœur mécontent, la fortune n'eſt rien ;
Poſſéder ce qu'il aime eſt pour lui le vrai bien.

SOPHIE.

Si je pouvois du moins éclaircir ma naiſſance,
Si de quelques parens je prenois connoiſſance,
Votre pere jamais ne m'en a rien apprit.
Du ſecret cependant il eſt le ſeul inſtruit :
» Vous connoîtrez (dit-il) un jour votre famille. »

DORICOUR.

Jamais il n'a rougi, qu'on vous diſe ſa fille.
Que m'importe d'ailleurs, les richeſſes, le ſang ;
J'adore vos appas, & non pas votre rang ;
J'en atteſte le ciel, témoin de ma promeſſe,
Il ſait ſi j'aurois eu pour vous plus de tendreſſe ;
Quand vous vous compteriez les plus nobles ayeux,

Vous ne m'écoutez pas, vous détournez les yeux.
Sophie..... eh! .... vous pleurez, je vois couler des larmes,
Ne pourrai-je donc point appaiſer vos alarmes;
Eſpérez que le ſort plus favorable un jour.

SOPHIE.

Adieu..... Vous le ſavez, mes vœux ſont pour l'amour.

DORICOUR (*ſeul.*)

Elle me quitte, ô ciel, ſoulage ſa triſteſſe!
Toi qui fais ſon malheur, épargne ſa jeuneſſe;
Avec quelles vertus, avec quelle candeur
Eſt parti cet adieu ſi rempli de douceur:
Mais de l'ennui moi-même écartons la penſée;
Diſſipons le chagrin où mon ame eſt plongée.
Ciel! tout de nos malheurs me montre le tableau:
Arrêtons un moment, à ce coup de pinceau;
» Les rigoureuſes loix qu'impoſe la nature,
» Ne ſont plus que des droits dont la raiſon murmure.

SCENE III.

BERVAL, *Pere.* DORICOUR, *répétant les Vers précédens.*

BERVAL.

Ecoutez-moi, mon fils, & soyez informé
Du dessein que sur vous j'ai depuis peu formé;
De mon second hymen je n'eus de la Comtesse,
Pour héritier qu'un fils, jamais à ma tendresse
Il n'obtint plus de part que vous & votre sœur,
Et je dois de tous trois travailler au bonheur;
Je voudrois de Sophie éclairer la naissance,
Si ce secret n'étoit de trop grande importance;
Mais puisque pour le cloître, assez heureusement,
Elle se sent du goût, j'en demeure content,
Jusqu'à ce qu'autrement, le hasard en dispose,

Et ſur un nouveau ſort nous ordonne autre
choſe.
Je ne vous cele pas, que j'aurais ſouhaité,
Qu'à ma fille, Valfort n'ait nullement penſé.
Mais puiſqu'il eſt pour elle un parti très-
honnête,
Je ne m'oppoſe à rien, dès qu'elle a dans la
tête
De vouloir un époux.

DORICOUR.

Ils s'aiment tous les deux.

BERVAL.

Je le ſais, j'y conſens, qu'ils ſe rendent heu-
reux;
Vous me reprocheriez de n'être pas bon pere,
Si je vous oubliois; je ne dois pas le faire;
Ayant donc apperçu chez vous quelques ta-
lens;
De votre caractere, en ſondant les penchans,
Les rapports & les goûts, & ſur tout l'ha-
bitude,
Où je vous vois toujours d'aimer la ſolitude,
Ne vous décidant point à choiſir un état,
Je vous deſtine enfin celui du célibat,

Et pour vous rendre aussi mon choix plus agréable,
J'obtins hier pour vous, un bien-être honorable,
Une Commanderie, avec dix mille écus.

DORICOUR (*interdit.*)

Mon pere.

BERVAL.

Eh hien, quoi donc !

DORICOUR.

Ciel, nous sommes perdus.

BERVAL.

D'où vient cet embarras, & que voulez-vous dire ?
A mes ordres je crois que vous devez souscrire.

DORICOUR.

On ne peut plus sensible à toutes vos bontés:
Respecter plus que moi toutes vos volontés.
Ce dernier trait ajoute à ma reconnoissance,
Mais vous nous prescriviez sans cesse en notre enfance,
De ne vous rien cacher, nos chagrins, nos plaisirs,

Le ſoin de les prévoir, rempliſſoit vos deſirs,
La confiance alors étoit indiſpenſable,
De s'éloigner de vous, on eût été coupable,
Et quand vous renonciez au pouvoir abſolu,
La dure obéiſſance étoit une vertu
Facile à pratiquer.

BERVAL (*avec impatience.*)

Où tend ce paéambule,
Prétendez-vous ici me trouver ridicule.

DORICOUR.

Quand vous faites paroître un cœur tout paternel,
Croyez-vous que montrant un mauvais naturel,
J'irai de vos bienfaits ternir tout le mérite.
Un ſoin plus légitime en ce moment m'agite,
Les penchans & les goûts qui vous ont décidés
A choiſir mon état.

BERVAL.

Eh bien!

DORICOUR.

Vous ont trompés.

BERVAL.

Ils vous trompent vous-même; & vos incertitudes,

M'ont assez sur ce point causé d'inquiétudes.
Tout m'engage à fixer vos inclinations,
J'entens qu'on se conforme à mes intentions;
Vous avez par mes soins un plus grand avantage,
Que ne vous donneroit de mon bien le partage;
C'est vous en dire assez.

DORICOUR.

Il n'est sorte de soins
Que votre cœur n'ait pris, pour parer nos besoins;
Mais quand de ses enfans le bonheur intéresse,
Il est d'autres objets qui marquent la tendresse;
Je vous ai vu sensible au bonheur de Berval.

BERVAL (*avec chaleur.*)

Laissez-là votre frere, & n'en parlez pas mal:
Je connois mieux que vous ses penchans, ses caprices,
Mais il est très-sincere, il fuit les artifices,
Il n'emploie aucun art à déguiser ses goûts;
Dans ses opinions plus solide que vous,

Adoptant un parti noble pour sa famille,
Dans l'état militaire on sait assez qu'il brille.
Sans replique à mon choix, il s'est montré soumis,
Et je ne vois en lui qu'un très-docile fils;
Mais, au contraire en vous, un génie indocile,
Qui, pour contrarier, se montre très-habile;
A mes desirs enfin résistez aujonrd'hui:
N'attendez plus de moi, qu'un éternel oubli.

DORICOUR (*seul.*)

Capricieux parens, tel seroit votre empire,
A tout ce qui vous plaît, il nous faudroit souscrire;
L'on ne vous verra point, plus juste quelque jour,
Entre tous vos enfans partager votre amour,
Toujours de vos défauts victime l'un ou l'autre,
Vous voulez que leur cœur se regle sur le vôtre;
Les désordres aussi dont ils sont les auteurs,
Devroient être imputés à vos folles rigueurs.
Sophie, eh! voilà donc ce qui faisoit ta peine.

Mais, hélas! ne crois pas qu'une nouvelle chaîne,
Loin de toi pour long-tems doive attacher mon sort,
Quelqu'un me vient troubler : ah! c'est toi, cher Valfort.

SCENE IV.

VALFORT, DORICOUR.

VALFORT.

Sans le mortel chagrin, où je te vois en proie,
Cet heureux jour eût mis le comble à notre joie;
Pourquoi donc m'enlever la funeste douceur?
De partager tes maux, d'appaiser ta douleur.
Quel nouvel accident te nuit ou t'importune,
Tu n'as plus à gémir des coups de la fortune.

DORICOUR.

Je les peux braver tous, sans en être accablé.

VALFORT.

Est-ce donc un secret qui doit m'être caché?

Ce silence profond & m'afflige & m'étonne.

DORICOUR.

Cesse un si doux reproche, oh ! tendre ami, pardonne :
Je mets tout mon espoir en ton cœur généreux.
Apprends donc aujourd'hui qui me rend malheureux :
Mon pere, mon état, un amour trop funeste,
Je voudrois, s'il se peut te cacher tout le reste.

VALFORT.

Quoi de plus ?

DORICOUR.

Tu connois ceux dont je tiens le jour,
Leur mérite, le rang, qu'ils tiennent à la Cour?
Nous ne sommes que deux du premier hyménée,
Le Comte devint veuf, dès que ma sœur fut née,
Il passa quelque tems sur la perte qu'il fit,
Puis se remaria ; voilà ce qu'on m'a dit.
Berval est le seul fils qu'il eût de la Comtesse,

Tous les deux ont pour lui une telle tendresse,
Que l'on nous oublioit : j'avois déja quinze ans,
Qu'à peine savoient-ils s'ils avoient trois enfans :
Il n'étoit qu'un moyen de grossir la fortune
De ce fils tant aimé la route plus commune ;
Etoit de me pourvoir de quelques certains biens,
Qui pour le célibat me forment des liens.
Bientôt l'on m'engagea dans la Chevalerie,
Où l'on veut maintenant qu'une Commanderie,
Fixe à jamais mon sort, étouffe le penchant,
Qui, vers un doux hymen, m'entraîne à chaque instant ;
A ma sœur, en ce tems, on siffloit à l'oreille,
Les attraits du Couvent ; c'étoit une merveille.
Point de sort plus heureux ; on auroit souhaité
Que son cœur pour le cloître eût tant soit peu parlé ;
Elle tint toujours ferme ; & malgré son jeune âge,
Elle n'avoit du goût que pour le mariage.
Sophie à la maison par mon pere amenée,

Au lieu de mon état occupa ma pensée,
Et sa beauté sur elle attira mes regards;
On nous recommanda d'avoir quelques égard
Pour cet aimable enfant, qu'une cause imprévue,
Obligeoit pour un tems de rester inconnue:
Un sort aussi fâcheux excita mes regrets,
Et me fit découvrir en elle mille attraits;
Je tâchai cependant de lui cacher ma flamme,
Mes regards langoureux lui décéloient mon ame;
Je fis contre l'amour cent efforts généreux;
Je me faisais horreur de brûler de ses feux.
Je voulus m'absenter; mais le devoir près d'elle
Me ramenant toujours, je la trouvai plus belle:
Elle vit son triomphe, & son cœur en secret,
Desiroit que le mien fut un peu moins discret:
De nos feux trop long-tems, l'œil étoit l'interprête;
Elle sut s'assurer & devint indiscrette.

VALFORT.

Croirai-je, que Sophie, à découvrir son cœur,
Ainsi fut la premiere, au mepris de l'honneur.

DORICOUR.

DORICOUR.

De ſon cœur innocent reſpecte les alarmes,
Contre un fatal amour, il n'eſt de fortes armes
Que la vertu long-tems n'ait mis entre ſes mains;
Bienſéalnce, rigueur, les plus cruels dédains,
Malgré ſon infortune, armoient toujours ſon ame;
Ce que la modeſtie inſpire à chaque femme,
La retinrent ſouvent; mais le devoir pour moi,
Ne me faiſoit pas moins, du myſtere, une loi.
Enfin, las de garder un ſi cruel ſilence,
Nos cœurs furent bientôt tous deux d'intelligence;
Et malgré les deſſeins que formoient mes parens,
De lui donner la main, je lui fis cent ſermens.
Labyrinthe, cruel, où l'amour nous égare;
Nous nous croyons unis, quand le ciel nous ſépare,
ur ſes parens, Sophie envain veut s'éclaircir,
Le Comte qui ſait tout, ne veut rien découvrir.

VALFORT.

Voilà, tout juſtement, je la crois Orpheline,
Le pas eſt épineux, c'eſt ce qui me chagrine.
Sans éclat, & ſans biens, que peut-on eſpérer?

Cet ordre où l'on voudroit plus en plus l'attacher,
Changer sur tous ces points les desseins du bon homme;
Il est un peu rétif.

DORICOUR.

Ce langage m'assomme.
Tu dictes mon arrêt, par tes réflexions;
Ainsi, donc tu prends part à mes afflictions;
J'attendois de ton cœur quelque meilleur office.

VALFORT.

Tu me vois toujours prêt à te rendre service;
Que puis-je, à ton amour?

DORICOUR.

En prévenir ma sœur.
A mon pere, elle, & toi parler en ma faveur.

SCENE. V.

VANDEUIL, *les précédens.*

VANDEUIL *entre bruſquement, & ſans appercevoir les autres.*

LA peste du logis, chacun fait à sa guise,
L'on y entre, on en sort comme dans une église;
J'appelle à la cuisine, aucun ne me répond,

Et ſans difficulté, j'avance juſqu'au fond ;
Pas un maudit Laquais, pas un Valet-de-chambre,
A la porte, à la cour, ni même à l'anti-chambre ;
Ma foi, ſans vous je crois, qu'il n'eſt perſonne ici ;
Mes amis, de vous voir, parbleu je ſuis ravi.
(*A Doricour.*) (*A Valfort.*)
Quoi toujours ſoucieux ! C'eſt pour ce ſoir ſans doute ?

VALFORT.

Oh ! C'eſt très-décidé.

VANDEUIL (*ſans écouter.*)

Diable ſoit de la route.
Quand je touche au moment d'en atteindre la fin,
Ma voiture ſe briſe aux trois quarts du chemin ;
Je me trouve obligé de garder mon bagage,
Tant que l'on ſoit allé juſqu'au prochain village ;
Pour comble de malheur, mon faquin de Valet,
De vingt lettres au moins me perdit un paquet ;
Je n'en ai trouvé qu'une, adreſſée à ton Pere,
Et l'aimable Sophie, on ne m'en parle guère ;
Savez-vous que je l'aime.

VALFORT.

Elle embellit toujours.

VANDEUIL.

Marquis, je veux la voir ; chez sa sœur ?

VALFORT.

Oui.

VANDEUIL.

J'y cours :
A propos, le Baron, sais tu ce qui l'amene ?
Il vient accompagné d'un certain Capitaine,
Qui lui donne sa fille avec de très-gros biens.

DORICOUR.

Il songeroit sitôt à prendre des liens.

VANDEUIL.

Cette affaire est conclue, Oh ! c'est ma foi son compte.

DORICOUR.

Le nom du Capitaine ?

VANDEUIL.

Il est ami du Comte.
On n'a jamais connu cet homme bien à fond,
Ton frere dans la lettre en parle plus au long.

SCENE VI.

BERVAL *Pere, & les précédens.*

BERVAL.

Le Notaire eſt ici, les Pieces ſont en forme,
A tout ce que l'on veut enfin je me conforme.

VANDEUIL.

Vous voulez bien, mon Oncle, agréer mon bon jour.

BERVAL (*ſurpris.*)

Depuis quand, Chevalier, êtes-vous de retour?

VANDEUIL.

Tout exprès, aujourd'hui pour être de la fête.

BERVAL,

Berval eſt avec vous?

VANDEUIL.

Non.

BERVAL.

Et qui donc l'arrête?

VANDEUIL.

Tenez, voilà ſa lettre, elle vous le dira.

BERVAL.

...cor, mon ami, ſavez-vous s'il viendra

VANDEUIL.

J'en réponds ſur mon chef, j'ai vu mener leur chaiſe
Et les ballots tout prêts.

BERVAL.

Je ne me ſens pas d'aiſe.
Oh! puiſque vous voilà, vous ſignerez auſſi.
Apportez le contrat.

VALFORT.

Signerons-nous ici,
Ou dans le cabinet, chacun devroit s'y rendre.

BERVAL.

Bon, je n'y penſois plus, Vandeuil, ſuivez mon gendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALFORT, Mademoiselle BERVAL.

VALFFORT.

Oui, Madame, l'hymen comble aujourd'ui mes vœux;
De mon amour, enfin, il doit serrer les nœuds;
J'ai craint plus d'une fois d'échapper ma conquête,
Le Comte, qui long-tems différa cette fête,
A faire mon bonheur, ne se refuse plus.
Mais il est des chagrins qui vous sont inconnus;
Celle qui les ressent, vous fut toujours très-chère;
Pour elle vous avez le vrai cœur d'une mere.

Mademoiselle BERVAL.

Parlez, Monsieur, achevez.

VALFORT.

Sophie.

Mademoiſelle BERVAL.

Eh bien !

VALFORT.

Eſt adorée.

Au diable, l'importun.

Mademoiſelle BERVAL

De qui ? Je ſuis outrée.

SCENE II.

VANDEUIL, Mademoiſelle BERVAL, VALFORT.

VANDEUIL.

Quoi ! Vous voilà tous deux, il n'y a qu'un moment,
Qu'auprès de votre frere, il cauſoit gravement.
Mais, à vos pieds, l'amour promptement le ramene ;
Qu'avez-vous ? L'on diroit que ce jour vous fait peine.
(*A Valfort.*)
Crains-tu d'un tel minois de devenir l'époux,

Ton sort me semble heureux, & j'en deviens
jaloux :
Concevez les Amans ; quand le moment ap-
proche,
L'on diroit à les voir que quelque chose
accroche ;
Je vois bien qu'à Sophie il faudra renoncer :
On ne peut plus la voir, le tour est singu-
lier.

Mademoiselle BERVAL.

Mais vous m'irritez plus par votre impatience,
Qui vous fait donc si fort souhaiter sa pré-
sence ;
Chacun pour elle ici, me semble bien inquiet :
Vous ignorez tous deux quel est son beau
projet ;
Au Couvent dès demain elle prétend se ren-
dre.

VALFORT.

Quoi ! Sophie, au Couvent, je n'y puis rien
comprendre.

VANDEUIL.

Ma cousine se trompe, & je gagerois bien
Qu'elle voudroit plutôt.

Mademoiselle BERVAL.

Vandeuil, ne gagez rien.
Vous paroissez surpris, croyez-en ma parole.

VANDEUIL.

Allons donc, vous riez, elle n'est pas si folle ;
On la renfermeroit avec tant de talens,
Et ses divins appas, embellis par seize ans.
Pourroit-on concevoir semblable fantaisie ?
C'est un Epoux qu'il faut à la jeune Sophie.

Mademoiselle BERVAL.

Le dessein en est pris, quoique vous en disiez,
Et quel que soit l'époux que vous lui présentiez.

VANDEUIL.

Mon aimable Cousine, apprenez qu'une fille,
Aux doux nœuds de l'hymen, préfere peu la grille.

VALFORT.

Si Sophie enfermoit par hasard dans son cœur
Quelque fatal penchant qui cause son malheur ;
Ce qui semble aujourd'hui l'entraîner vers le cloître,
Sa fortune changeant, pourroit changer peut-être.

Mademoiſelle BERVAL.

Vous croyez donc ainſi que ſa vocation,
N'eſt autre que le fruit d'une inclination.
Qu'on ne peut ſatisfaire, elle eſt très-détachée
Du monde & des plaiſirs.

VALFOORT.

Elle eſt un peu cachée.
Il eſt certain amour.

Mademoiſelle BERVAL (*avec ſurpriſe.*)

Vous ſauriez ce ſecret.

VALFORT.

Me croyez-vous encore à ce point indiſcret ?

VANDEUIL (*revenant de ſa rêverie.*)

Toujours nouveaux débats ; dites m'en donc la cauſe.

Mademoiſelle BERVAL.

Vous étiez là je penſe ?

VALFORT.

Il rêvait d'autre choſe.
Je gage qu'à Sophie il ſongeoit à l'inſtant.

VANDEUIL.

Oui je veux empêcher qu'elle aille en ſon Couvent.

Mademoiſelle BERVAL.

Avez-vous, mon Couſin, quelques moyens en tête.

Pour pouvoir au Couvent ravir cette conquête.

VANDEUIL.

Un ſeul, & que vous-même avez fait concevoir;
Car l'exemple a ſur nous un ſingulier pouvoir.
Le nom d'époux, d'épouſe excitent ma tendreſſe;
Pour des liens ſi doux, je ſens de la foibleſſe,
Avec Sophie enfin, je veux former ces nœuds,
Sans plaiſanter bientôt, voir accomplir mes vœux.

VALFORT.

Ta réſolution me paroît un peu vive;
Je crains qu'à décider elle ſoit plus tardive:
Crois-tu que ſans contrainte elle accepte la main,
Et change ainſi d'avis du ſoir au lendemain.

VANDEUIL.

Cela peut arriver ſans un fort grand miracle.

Mademoiſelle BERVAL.

A ce prompt changement je ne vois nul obſtacle.

VANDEUIL.

Sans naiſſance & ſans bien, que peut-elle eſperer?
Mon alliance eſt-elle autant à rejetter.

VALFORT.

Voilà tout juſtement ce qui fera ſa peine;
Cette inégalité briſera votre chaîne,

Elle a des sentimens, la disproportion
De fortune & de rang rompra cette union.

VANDEUIL.

Les vertus de Sophie, & ses charmes sans nombre,
A ce triste tableau, sont un assez bel ombre.

VALFORT.

Au point de convenance, on doit avoir égard,
L'amour au mariage avoir la moindre part.

VANDEUIL.

Je tiens pour être heureux qu'il faut tout le contraire,
Charmer un tendre objet qui sache aussi nous plaire :
L'amour est au-dessus du rang & des grandeurs,
Lui seul nous rend égaux, dès qu'il unit deux cœurs.

VALFORT.

De pareils sentimens pourroient gagner Sophie,
Si l'on ne craignoit pas que ton étourderie.

Mademoiselle BERVAL.

De penser galamment, elle n'empêche pas.

VANDEUIL.

Je l'aime ainsi sans bien, j'adore ses appas ;

Mon bonheur dépend d'elle, à ſes pieds je dépoſe
Ma fortune & mon cœur.

VALFORT.

Ce n'eſt pas peu de choſe ;
Tu te flattes envain de pouvoir l'obtenir.

Mademoiſelle BERVAL.

Eſt-il donc impoſſible enfin de les unir.

VALFORT.

Puiſque vous le voulez, il faut que je le diſe,
Sophie eſt engagée, & ſa main eſt promiſe.

Mademoiſelle BERVAL.

Ah ! la petite ingrate, après tant de bontés,
Elle tient ſes ſecrets à moi ſeule cachées ?

VANDEUIL.

Croyez-vous ce qu'il dit, à ſon tour il badine.

Mademoiſelle BERVAL.

Depuis un peu de tems, elle paroît chagrine,
Mais vous le confident, d'un auſſi tendre amour ;
Quel eſt l'amant heureux, qu'on paie de retour ?

VALFORT.

J'en ai déja trop dit, j'aurois dû plutôt taire,
Un ſecret dans le tems fait encore un myſtere.

VANDEUIL.

D'honneur il s'imagine ici nous perſuader.

Mademoiſelle BERVAL.

Je veux dès ce moment aller lui demander.

SCENE. III.

La COMTESSE ; (*les précédens.*

(*La Comteſſe arrête ſa fille, qu'elle prend pour Sophie, & l'embraſſe ſans la regarder.*)

Las, las, ma chere amie, il faut que je t'embraſſe,
Vraiment dans l'infortune on eſt toujours bonace,
L'on va te marier dès ce ſoir au plutard:
Voyez quel eſt le ſort, comme va le haſard.

VANDEUIL.

Ah, ah, ah, quels tranſports de joie & d'alégreſſe ;
A qui prodiguez-vous ces marques de tendreſſe.

La COMTESSE (*ſans regarder.*)

A Sophie, où eſt donc la lettre de Berval ?
Avec lui croyez-vous qu'elle ſera ſi mal.

(*Appercevant sa fille.*)

Il l'aime éperdûment, c'est vous Mademoiselle, Comtois, Dumont, Sophie, & vîte qu'on l'appelle,

Eh bien qu'en dites-vous ?

VANDEUIL.

Quel diable d'entretien ?

C'est un galimathias où l'on ne comprend rien.

LA COMTESSE:

Petit sot, je suis donc bien incompréhensible ?

Lisez-nous cette lettre, elle est intelligible.

VANDEUIL (*lit.*)

Le Comte de Blainvil, Capitaine de ma Compagnie, m'a déclaré hier, qu'il étoit pere de Sophie, que des raisons de famille l'avoient forcé de confier son enfance au Comte mon pere, & son ami, & d'attendre un certain tems pour réclamer ce cher enfant. La reconnoissnace l'a porté à me l'offrir pour épouse, avec cent mille écus. Je vole à la possession de l'un & de l'autre objet.

LA COMTESSE.

Vous comprenez sans doute à présent mon discours.

VANDEUIL (*bas*)

Il est un peu plus clair, vous radotez toujours.

VALFORT.

VALFORT.

Voilà pour ton projet une triſte nouvelle.

VANDEUIL.

Tu te trompes, Marquis, moi je la trouve belle,
Je ne vois dans ceci nul contreſens fâçheux,
Et je pourrois fort bien m'en trouver plus heureux.
Elle retrouve un pere, ainſi qu'une fortune,
Je ne la crus jamais de naiſſance commune;
De plus, cela détruit les grands éloignemens,
Qu'entre Sophie & moi mettoient ſes ſentimens.

VALFORT.

Mais tu ne parles pas d'un rival à combattre.

VANDEUIL.

Sur ce point entre nous, je ſuis las de débattre,
Je ſais qui n'en voudroit que les cent mille écus;
Mais évitons au moins des diſcours ſuperflus.

LA COMTESSE (*à Valfort.*)

Eſt-ce qu'il prétendoit épouſer ma Sophie?

(*A Vandeuil.*)

Gardez-vous, mon neveu, d'y compter je vous prie;
Nous l'avons élevée exprès pour le Baron.

VANDEUIL.

Pourquoi donc au Couvent demain la mettoit-on ?
De naiſſance n'ayant reçu nul avantage,
Elle ne devoit pas prétendre au mariage;
En auſſi peu de tems, ſon ſort eſt bien changé,
Ce changement ici me ſemble intéreſſé.

LA COMTESSE (*vivement.*)

Vous pourriez, Rodomont, finir votre harangue;
Je vous ai dit cent fois d'arrêter votre langue :
Mon fils l'épouſera, vous en ſerez témoin.

VANDEUIL.

D'empêcher cet hymen, je vais prendre le ſoin.

LA COMTESSE.

Mais auſſi, c'eſt par trop aimer la ſolitude,
Allons ſur ſon état l'ôter d'inquiétude.

VALFORT.

J'ai près d'ici, Madame une affaire à finir;
Je m'échappe, & bientôt je pourrai revenir.

Elles s'en vont.

Ce coup, pour notre amant, ſera pis que la foudre,
Cependant à lui dire, il faut bien me réſoudre.

SCENE IV.

DORICOUR, VALFORT.

DORICOUR.

EH bien, mon cher Valfort ! as-tu dit à ma
sœur
Le secret de ma vie ? as-tu gagné son cœur ?
Tu parois interdit, d'où vient cette contrainte,
Hâte-toi de me dire, as-tu nouvelle crainte ?

VALFORT, *embarrassé.*

Je crois que tu connois assez mon amitié,
J'ai gardé le secret que tu m'as confié ;
Comme j'allois parler, tout-à-coup la Comtesse
Entre joyeusement, saisit avec vîtesse
Ta sœur qu'elle prenoit pour Sophie à l'instant,
Et se trompant toujours, lui dit en l'embrassant,
Qu'on va la marier, ta sœur étoit surprise,
Elle sans revenir du tout de sa mépriſe,
Et ne se doutant point de son plaisant abord,
Continuoit toujours,

DORICOUR.

Je crains que ce transport
Soit pour Sophie encor d'une fâcheuse augure.

VALFORT (*rêvenu.*)

Un amant voit ainsi tout changé de nature,

Ecoute-moi, je crois l'événement heureux,
Et que plus aiſement il comblera vos vœux;
Sophie ici n'eſt plus comme tu l'imagine,
Toi ſeul en ce logis la tiens pour Orpheline,
Dès l'enfance accordée aux ſoins de tes parens,
On ſait qu'elle appartient à de très-nobles gens.
Et ſa fortune au moins égalant ſa nobleſſe,
Vous rapprochant tous deux excuſe ſa foibleſſe;
La lettre du Baron qu'on vient de recevoir,
Nous annonce de plus que ſon pere ce ſoir
Doit arriver ici, qu'il donne en mariage,

DORICOUR.

Qui?

VALFORT.

Sophie, & pour dot un très-bel avantage.

DORICOUR.

Quoi ce ſeroit celui?

VALFORT.

Lui-même juſtement
Dont nous parloit Vandeuil il n'y a qu'un moment:
Le Comte de Blainvil, eſt dans ſa Compagnie;
Ton frere eſt Officier,

DORICOUR.

Etrange perfidie!

Eh bien! mon cher Marquis, en eſt-ce aſſez pour moi ?

Le ſort pour m'accabler n'obſerve aucune loi ;
Il ne me manque plus que cette concurrence :
Doutes-tu que Berval n'en ait la préférence ?

VALFORT.

C'eſt en faveur des ſoins que ton pere en a pris,
Que par reconnoiſſance il la donne à ſon fils ;
Sophie éloignera cette offre généreuſe,
Et je regarde moi cette affaire douteuſe ;
Juſqu'à préſent du moins je n'y vois aucun mal,
Elle retrouve un pere, un frere eſt ton rival ;
Sera-t-il inſenſible au bonheur de ſa fille ?
Eſt-ce s'acquitter moins des ſoins de ta famille ?
Qu'elle épouſe un des deux, tu es auſſi ſon fils ?

DORICOUR.

C'en eſt fait au Baron cet hymen eſt promis ;
Valfort, à le vouloir ſi mon frere perſiſte,
Tu ſais qu'à ſes deſirs perſonne ne réſiſte,
Ce fils dans tous les tems fut trop cher à leurs yeux ;
Voudroit-on à ce point s'oppoſer à ſes vœux ?

VALFORT.

A ſes ſermens Sophie au moins ſera fidelle ;

J'ai promis qu'à l'instant je me rendrai chez elle,
Où de cette nouvelle on alloit l'informer.
Toi sans cause au chagrin ne va point te livrer.

DORICOUR (*seul.*)

J'ai peine à revenir du trouble où il me jete,
Hélas ! sur votre sort vous serez satisfaite ;
Mais quel sera le mien ? un soupçon violent
S'éleve dans mon cœur en ce fatal moment :
Quoi ! Sophie infidelle ; en ma douleur extrême,
Je n'ose me flatter, ni croire qu'elle m'aime !
Qu'en dépit des sermens, écoutant son devoir,
Berval ne sera pas trompé dans son espoir.
Excuse, chere amante, un soupçon qui t'outrage,
Je crains que ta vertu ne manque de courage
Je crains les droits d'un pere étrangers à ton cœur,
Et connois l'ascendant d'un si puissant vainqueur,
Quand le ciel à nos vœux est tant soit peu propice,
On oublie aussi-tôt le moindre sacrifice ;
Contre ma peur envain je voudrois m'assurer,
Je ne puis un instant seule la rencontrer ;
J'aurais lu dans ses yeux si j'ai tort de me plaindre,
Sachons par un billet ce que j'ai lieu de craindre.

SCENE. V.

VANDEUIL, DORICOUR,

VANDEUIL.

COMPLIMENT, mon ami, te voilà Commandeur,
Ton pere hier en Cour obtint cette faveur ;
Parbleu, je suis content de ta Commanderie,
J'en sais qu'enrageront ; mais j'ai l'ame ravie,
Que tu l'aie emporté sur tant de concurrens.

DORICOUR.

Mes sentimens des tiens sont en tout différens.

VANDEUIL.

Aurois-tu mieux aimé qu'on te fit l'injustice ?

DORICOUR.

J'aurai voulu qu'un autre ait eu ce bénéfice
Que je ne briguois pas.

VANDEUIL.

Il faut en convenir ;
Tu as un esprit fait à ne jamais jouir,
La fortune amplement de ses bienfaits t'accable ;
Dix mille écus, dit-on, quoi de plus agréable ?
Et la chasse morbleu, sur vingt Bourgs à l'entour ;

Maîtresses à souhaits, en un mot de l'amour
Goûter quand tu voudras les plus rares délices,
De fillette à vingt ans moissonner les premices,
Des Dames en tous lieux être le favori,
Près d'elles obtenir la place d'un mari;
Fêtes, bals, soupers fins en riches compagnies,
Voilà de quoi sans doute.

DORICOUR.

Exciter les folies.
Grand merci, Chevalier, de tous ces vains plaisirs,
Rien de ce que tu dis n'irrite mes desirs;
Et je fais peu de cas de tous les avantages
Dont tu me fais ici de si grands étalages.

VANDEUIL.

Pure misanthropie : & bien moi j'en fais cas,
Et serois malheureux de ne les avoir pas :
Jeune, riche & d'un rang distingué dans le monde,
Fuir ainsi les plaisirs dont notre siecle abonde;
Je trouve peu de goût à s'enterrer tous vifs.

DORICOUR.

Pour en agir ainsi chacun a ses motifs.

VANDEUIL.

Mais que t'en revient-il d'être mélancholique,

Soucieux, inquiet comme un grand politique?
Le Comte a bien raiſon, on peut trancher le mot,
Le célibat ma foi, Commandeur, eſt ton lot.

DORICOUR.

De tes raiſonnemens & ton extravagance,
Je n'en attendois pas moins ſotte conſéquence.

VANDEUIL.

Soit dit, ſans nous fâcher, auſſi bien chacun fait,
D'ici bas, bien ou mal, tout ainſi qu'il lui plaît;
Le célibat pour moi me ſeroit très-contraire.

DORICOUR.

Qu'il te convienne ou non, ce n'eſt pas mon affaire.

VANDEUIL.

Je compte à cet effet dans peu me marier;
Sais-tu bien Commandeur, qui je veux épouſer?

DORICOUR.

Qui te demande encore!

VANDEUIL.

Elle eſt jeune & jolie.
J'épouſe inceſſamment l'admirable Sophie.

DORICOUR (*avec surprise.*)

Comment !

VANDEUIL.

Quoiqu'à ton frere on garde ce bijou,
Je saurois lui ravir.

DORICOUR.

Mais d'honneur es-tu fou ?
Pourquoi me faire ainsi semblable confidence ?
Ais donc pour tes projets un peu plus de prudence :
Tu devrois avec moi sur-tout être discret.

VANDEUIL.

On m'a dit que Sophie en aime un en secret ;
Je voudrois de bon cœur savoir celui qu'elle aime,
Devroit-il l'épouser, j'y contribuerai même,
Plutôt que de la voir au pouvoir de Berval.

DORICOUR.

Je reconnois bien là le transport d'un rival,
Qui te fait pour mon frere avoir autant de haine.

VANDEUIL.

Ce n'est pas au Baron que je veux de la peine ;
Le Comte & la Comtesse en ressentiroient plus,
Voyant pour cet hymen tous leurs soins superflus,

Ma tante m'a piqué, il y va de ma gloire;
En intrigue d'amour, j'ai fait plus d'une hiſtoire;
De Sophie apprens-moi qui peut être l'amant?

DORICOUR.

Elle ne m'a point fait ſon heureux confident:
Pour ſervir ton deſſein ailleurs cherche fortune.

VANDEUIL.

Ma préſence il paroît te devient importune.

DORICOUR.

Tout me nuit,

VANDEUIL.

Je le vois, il a l'air d'un fâcheux
Je doute que jamais il devienne joyeux.
(*A part.*) DORICOUR.
Avec lui ſûrement, mais enfin je reſpire,
Elle ne paſſe point: rentrons bien vîte en rire.

Fin du deuxieme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE (*seule.*)

Que je sens dans mon cœur un bien foible plaisir,
Lorsqu'à mes vœux le ciel se laisse enfin fléchir ;
Il me rend à la fois & mon rang & mon pere ;
Doit-il combler mes vœux, ou finir ma misere ?
Tandis qu'un sort plus doux semble se préparer,
A de nouveaux combats il faudra me livrer.
Un changement subit dissipant mon espoir,
Acheve d'opposer l'amour à mon devoir.
Il a promis ma main, & la reconnoissance
A décidé son choix. Mais on fuit ma présence ;
D'où vient que Doricour n'est point encor paru,
Pour me féliciter d'un bien inattendu.
J'entends quelqu'un. On vient.

SCENE. II.

SOPHIE & DUMONT.

DUMONT.

Oui, c'eſt un mot de lettre,
Que mon maître en vos mains m'a chargé de remettre.

SOPHIE.

Dis-moi qui l'empêchoit de reſter au logis ?

DUMONT.

De ſortir tout-à-l'heure il s'étoit bien promis ;
Mais un mot qu'à l'oreille on eſt venu lui dire,
L'a fait changer d'avis ; il s'eſt mis à écrire.

SOPHIE (*lit la lettre.*)

Chere & tendre Sophie, enfin graces au ciel
Vous verrez vos parens ; mais le ſort trop cruel
M'apprend au même inſtant la volonté d'un pere,
Contraire à notre amour, évitez ſa colere ;
Pour ne point altérer vos doux embraſſemens,
Mon cœur au déſeſpoir vous rend tous vos ſermens.

Vous aimer fut pour moi, mon bonheur & mon crime,
Que du plus tendre amour je meurs seul la victime.

SOPHIE.

Parjure, oses-tu bien me prescrire la loi
D'oublier les sermens qui m'attachoient à toi;
Le viole est trop grossier; ce n'est pas la prudence
De ton perfide cœur qui prouve l'inconstance.

DUMONT.

Mon Maître m'avoit dit..... Si j'osois vous prier,
Voilà, Mademoiselle, écritoire & papier.

SOPHIE.

Va-t-en; écoute. Non,

DUMONT.

Eh! vous êtes si bonne.

SOPHIE.

Dis-lui que je ferai en tout ce qu'il ordonne;
Qu'il m'en impose en vain par sa fausse terreur,
Que j'entrevois trop bien les détours de son cœur.

DUMONT.

Je vois dans ce discours que mon maître vous aime.

Serviteur; le voici, vous lui direz vous-même.

SCENE III.

DORICOUR, SOPHIE.

DORICOUR.

TROP aimable, Sophie, oubliez cette erreur,
Que ma main a commise & que dément mon cœur.
J'en atteste le Ciel, j'en atteste vos charmes,
L'excès de mon amour a causé mes alarmes;
Je craignois le courroux, j'ai prévu les débats.

SOPHIE.

Par trop de prévoyance on ne réussit pas;
Si puissante que soit l'autorité d'un pere,
On sait pour quelque tems supporter sa colere;
Mais il en coute moins d'enfreindre ses sermens;
Il vous est plus aisé d'oublier ces momens
Où nos cœurs animés d'une égale tendresse,
Se juroient tour-à-tour qu'ils s'aimeroient sans cesse;
Plus d'obstacles alors qu'on ne puisse braver;
Dès qu'il s'en présente un, on ne peut résister.
Notre sexe n'est foible, helas! qu'en apparence;

Vous n'avez que l'ardeur, nous avons la conſtance.

DORICOUR.

Ingrate, pourſuivez, inſultez mon amour :
D'un rival avoué quand je crains le retour,
Quand d'un revers fâcheux la crainte m'épouvante ;
Le malheur de vous perdre, eſt ce qui me tourmente.
Sans votre aveu du moins devoit-on vous donner
L'époux que votre choix ſeul auroit dû nommer ?
D'abord avec tendreſſe un pere ſollicite,
Le pouvoir abſolu vient bientôt à la ſuite ;
Perſécutée alors par lui, par mes parens,
Que puis-je attendre alors de nos foibles ſermens.

SOPHIE.

Pour moi je ne vois rien dans ce choix qui m'offenſe ;
Le motif en eſt pur & la reconnoiſſance
Semble l'autoriſer.

DORICOUR.

Oui, cruelle, achevez !

Il

Il ne me manque plus, qu'ainſi vous l'approuviez,
Et.... Sans aucun effort, vous paſſez à mon frere?
La moindre réſiſtance auroit couté trop chere.

SOPHIE.

Ne m'en avez-vous pas laiſſé la liberté,
Et l'ordre en ce billet y eſt bien cimenté.

DORICOUR.

Mais... à l'exécuter.... rien en vous ne s'oppoſe.

SOPHIE.

Je ne vois en effet nul obſtacle à la choſe,
J'obéirai du moins à qui veut mon bonheur,
Et de qui je dois craindre encor plus la rigueur.

DORICOUR.

Sophie.... eh! cette foi que vous m'aviez jurée;
Cette promeſſe hélas! eſt ſitôt oubliée,
Je faiſois mon bonheur de vous appartenir.

SOPHIE.

Je vous la rends ingrat, j'aurois dû vous punir,
Mais mon cœur ſi long-tems ne peut uſer de feinte;
Banniſſez au plutôt une auſſi folle crainte
Où vous êtes, qu'un pere emploie ſon pouvoir
Pour avoir mon aveu.

SOPHIE,

DORICOUR.

Victime du devoir.
Aux volontés du mien, à peine je réſiſte ;
A garder mon état, il veut que je perſiſte.
C'en eſt fait, non je veux aller dès ce moment,
Le voir & lui parler, lui peindre mon tourment.
Je ſuis las de garder un ſilence pénible,
Au récit de mes maux s'il demeure inflexible,
Par quelque coup d'éclat je termine mon ſort.

SOPHIE.

Voilà pour un amant un aſſez beau tranſport,
Il pourroit à vos vœux devenir favorable ;
Gardez-vous de parler d'un projet déteſtable.
Mais j'entends la Comteſſe, éloignez-vous un peu.

DORICOUR.

A mon pere à l'inſtant je vais tout dire.... Adieu.

SCENE IV.

SOPHIE, LA COMTESSE, Mademoiselle BERVAL.

La COMTESSE, *à Mademoiselle BERVAL.*

Elle aime le Baron, oh ! la chose est certaine,
A lui faire épouser, on n'aura pas de peine ;
Quand pour son régiment, on lui dit qu'il partoit ;
Je m'en souviens très-bien, je la vis qui pleuroit.
Sophie oui, mon poulet, le Baron t'aimera,
Je suis certaine aussi que Berval te plaira.

SOPHIE.

Je vous dois tout, Madame, & la reconnoissance
Me fera de bon cœur former une alliance,
Qu'exigent aujourd'hui nos communs intérêts,
La volonté d'un pere & sur-tout vos bienfaits.

LA COMTESSE.

Quelle ingenuité ! qui ne feroit idole,
D'un si beau caractere ; ah ! pour moi je suis folle ;
Et bien, Mademoiselle, elle vous fait bien voir,
Qu'on peut sacrifier, ses penchans au devoir,
d'être dans un Couvent, elle étoit idolâtre ;

Dans sa vocation, loin d'être opiniâtre,
Sans replique elle passe.

Mademoiselle BERVAL.

Oui l'on change aisément,
Pour un hymen flatteur, les rigueurs d'un Couvent.
Cette docilité dont on est satisfaite,
Pourra sur quelque point n'être pas si complette.

La COMTESSE.

Voilà de vos discours, vous croyez son esprit
Bien fait comme le vôtre, oui chacun me le dit.
Que vous avez, ma fille, un très-mauvais génie.

SCENE V.

VANDEUIL, *les précédens.*

VANDEUIL.

JE vous vois donc enfin, adorable Sophie.

La COMTESSE.

Nous voulons, mon Neveu, rester seules ici;
Nous avons à parler,

VANDEUIL.

J'ai une affaire aussi.

Je veux la terminer, vous voudrez bien ma Tante,
Qu'à mon tour je lui parle.

La COMTESSE.

Une affaire plaisante.
Ecoute, mon enfant, il veut te faire part,
D'un projet que sans doute il conçoit un peu tard.
Et oui tes yeux fripons font chez lui du ravage,
Et mettent de Vandeuil le cœur en esclavage.
Oh! nous te marîrons, car avant peu de tems,
Tous les hommes ici deviendroient des amans.

VANDEUIL.

Ma Tante, en badinant, dit la vérité même,
Quel œil en vous voyant, ne diroit qu'il vous aime.
Depuis long-tems déja, je soupirois pour vous,
Et j'osois me flatter d'être un jour votre époux.
A cet espoir charmant, la fortune contraire,
Fit connoître trop tôt votre nom, votre pere.
Sans ces faveurs peut-être aurois-je pu compter,
Vous ravir au Couvent, où vous deviez cacher
Le malheur d'être née avec peu de noblesse;
Ces dons qu'elle vous fait avec tant de largesse,
Changent bien aujourd'hui tous les esprits pour vous,

Et dans l'heureux Berval vous destine un époux.

LA COMTESSE.

Sans ce mauvais propos dont ici je vous blâme,
Vous pouviez à Sophie exprimer votre flamme.

Mademoiselle BERVAL.

Par son amour-jaloux, le rival annoncé,
N'est pas si je m'en crois, le rival préféré;
Et soit dit en passant, il s'en peut trouver d'autres,
Dont les beaux sentimens égalent bien les vôtres.
Vous rougissez, Sophie, eh bien! que dites-vous?
Ne répondez-vous rien à de transports si doux?

SOPHIE.

La déclaration quoique très-peu flatteuse,
N'en démontre pas moins une ame généreuse:
Mon pere qui revient, semble assez annoncer,
Que sur mon choix lui seul a droit de prononcer.
Je prendrai de sa main quelqu'époux qu'il me donne,
Pour moi je ne refuse, & n'accepte personne.

LA COMTESSE.

Sa réponse me plaît, monsieur le fanfaron,
C'est-à-dire, clairement qu'elle aime le Baron,

Qu'aux volontés d'un pere, elle n'eſt pas rebelle.

Mademoiſelle BERVAL.

Où donc entendez-vous !

LA COMTESSE.

Taiſez-vous Peronelle ?

VANDEUIL.

Où voyez-vous ma Tante ?

DUMONT à la Comteſſe.

On vous demande en bas.

LA COMTESSE.

Qui ?

DUMONT.

Monſieur Valfort ?

LA COMTESSE.

Butor.

DUMONT.

Je ne ſais pas ;

Monſieur le Baron, & puis un militaire.

LA COMTESSE.

Sophie, eh ! mon enfant, ſûrement c'eſt ton pere.

SCENE VI.

DORICOUR, *seul.*

HÉLAS! je l'ai rempli ce devoir filial;
Mais que je pensais bien qu'il nous seroit fatal:
J'ai perdu tout espoir en avouant ma flamme,
Mes larmes, mon respect n'ont pu toucher son ame.
Pere dénaturé, frémis de ta rigueur;
Je ne sais, mais je sens certain trouble en mon cœur.
Je ne puis me soumettre à ce cruel caprice,
Il seroit de ma vie un éternel supplice;
En vain de tes bienfaits tu tires vanité,
Si tu veux m'arracher jusqu'à la liberté.
Sa perte de ma mort sera bientôt suivie,
Mais crains mon désespoir, si l'on m'ôte Sophie.

SCENE VII.

VALFORT, DORICOUR.

VALFORT.

DE quels nouveaux transports es-tu donc agité,
Quand tout paroît vouloir réussir à ton gré.

DORICOUR.

Ami, tout eſt perdu, j'ai tout dit à mon pere,
Mon état.... ſes refus.... ſon cœur me déſeſpere;
De mes ſoumiſſions, ſon eſprit n'eſt ému.
Il menace, il s'obſtine, il veut être abſolu;
A l'un à l'autre, il jure une haine éternelle,
Rien ne peut rappeller ſa bonté paternelle.

VALFORT.

Le Comte de Blainvil ſaura le radoucir,
En faveur de vos feux, jai ſu le prévenir.
A la poſte voiſine, il venoit de ſe rendre,
Où j'arrivois auſſi tout exprès pour l'attendre;
Berval heureuſement à quelques lieues de-là,
Pour aller au Château, pour l'inſtant vous quitta.
Après les complimens que l'on fait de coutume,
A parler de Sophie, aiſément tu préſume
Que je ne tardai pas.

DORICOUR.

Eh bien! mon cher Valfort.

VALFORT.

Sa tendreſſe pour elle a paru tout d'abord,
Et les larmes aux yeux, il regrettoit ſa mere;
diſoit que cet enfant lui ſeroit toujours chere,
Aſpiroit au moment de faire ſon bonheur;

J'approuvois, tu crois bien, ces mouvemens du cœur;
Saisissant aussi-tôt cet instant favorable :
Vous croyez, dis-je alors, que Sophie est aimable,
Comme un rare présent vous voulez la donner,
Au fils d'un tendre ami que vous devez aimer.
Mais si par ses vertus, sa beauté qu'on admire,
Parmi tous les rivaux que son merite attire,
Il s'en trouvoit un seul que son cœur eût choisi,
Pour remplacer le fils de cet heureux ami.
A posséder Sophie, il faut donc qu'il renonce.

DORICOUR.

Acheve, je frémis d'entendre sa réponse.
Tu ris de mes tourmens.

VALFORT.

Je ris de ta frayeur.

DORICOUR.

Cette tranquillité me déchire le cœur.

VALFORT.

« Si dans son choix, Monsieur, il n'est rien qui » m'offense,
» Comptez que sur le mien il a la préférence
De tout ce que je dois, je saurois m'acquitter,

Sans que de mon aveu l'on puisse s'offenser ».

DORICOUR.

Est-il donc vrai, Valfort, quoi seroit-il possible !
Qu'au bonheur de Sophie, il soit aussi sensible :
Tendre & généreux Pere, il combleroit nos vœux,
Mais le mien, mon ami, va nous perdre tous deux.

VALFORT.

Sur tout ce que j'ai dit, la colere du Comte,
N'annonce pas du moins qu'aisément on le dompte ;
Et ce qui plus le fâche en cette extrémité,
C'est l'état que tu prends malgré ta volonté.
Il prétend avant peu corriger ses sottises,
Mais je crois les entendre, ils sont tous deux aux prises ;
Retirons-nous un peu, l'affaire est en bon train.

DORICOUR.

Que je crains bien pour elle une fâcheuse fin.

SCENE VIII.

BERVAL *pere*, Le Comte DE BLAINVIL.

BERVAL.

AH! mon ami, de grace; achevez votre hiſtoire,
J'y prends un intérêt que vous ne ſauriez croire.
Vous ſavez en tout tems que je vous ai ſervi.

BLAINVIL.

Il eſt vrai que ſans vous le ſort m'eût tout ravi.
Et ma reconnoiſſance.

BERVAL, *à Dumont.*

Approche cette chaiſe.
Blainvil, aſſeyez-vous, & cauſons à notre aiſe.
(*A Dumont.*)
C'eſt bon, qu'on ſe retire, Eh bien! depuis cinq ans,
Tout a changé de face, & les événemens
Ne vous ont point rendu cette épouſe chérie.

BLAINVIL.

Rien ne put ramener la mere de Sophie,
Et quoique cet hymen ait fait tous mes malheurs,

Je dois à sa vertu ma constance & mes pleurs,
On m'imputa le fait qui perdit la famille,
Et le Pere irrité vint m'arracher ma fille;
Un Couvent inconnu bientôt me la cacha;
Je fis parler mes droits, on me les contesta.
Une formalité quoique peu nécessaire,
Manquoit à notre hymen, & je perdis l'affaire.
On remit mon épouse en un Couvent plus près,
Avec ordre précis de ne me voir jamais.
Mais cet ordre bientôt lui parut trop barbare;
Elle voulut me voir, & chose assez bisarre,
Libre une année après de resserrer nos nœuds,
Comme je me flattois que j'allois être heureux,
Je lui vis un matin, ses yeux baignés de larmes,
Que ce jour, cher ami, je lui trouvai de charmes,
Elle me dit, prends soin du fruit de nos amours,
Cher époux, je ne puis te consacrer mes jours;
Accepte ce présent pour ma chere Sophie,
Et souffre qu'en ce lieu, je finisse ma vie;
Jugez de ma douleur.

BERVAL.

Vous futes assez bon.

BLAINVIL.

Rien ne peut détourner sa résolution,

Je ne sais si c'étoit ou raison ou caprice,
Qui l'engageoit à faire un pareil sacrifice ;
Mais je n'eus pas la force en ce cruel moment
De repliquer un mot.

BERVAL.

Vous êtes complaisant.

BLAINVIL.

Que m'auroit-il servi de faire résistance ?
Je n'ai point de regret de ta condescendance :
J'attendis quelque tems pour donner mon aveu
Ne pouvant la gagner, je reçus son adieu.
Trop heureux de pouvoir la rendre satisfaite,
En me privant trois mois de troubler sa retraite.
Mais à peine ce tems étoit-il écoulé,
Que j'appris qu'elle étoit à toute extrémité ;
Je revins, j'esperois.... Mais une mort funeste
Me l'avoit enlevée, épargnez-moi le reste.

BERVAL.

J'y consens, oublions ce récit douloureux,
Que l'hymen de Sophie, enfin vous rende heureux ;
J'eus pour elle toujours des entrailles de pere.

BLAINVIL.

Vous savez plus qu'à vous qu'elle doit m'être chere.

BERVAL.

Vous avez en ami déterminé son choix.

BLAINVIL.

Oui, mais il faut avant qu'elle y donne sa voix,
Dans ce choix il est vrai, j'ai consulté mon cœur,
C'est peu si de sa vie il ne fait le bonheur.
Votre fils est bien fait, poli, galant, aimable,
Cet époux à Sophie, est assez convenable ;
Je le vois devant peu, devenir Colonel.
Toutes ces qualités ne sont pas l'essentiel,
Que ce choix important ait le don de nous plaire,
Mon ami, c'est au cœur de Sophie à le faire ;
De vos deux fils enfin, Berval étoit absent ;
Si ma fille avoit pris un autre engagement ;
Je ne suis point d'avis du tout de la contraindre ;
Je veux la rendre heureuse, & nullement à plaindre.

BERVAL.

Pour éviter ce mal, vous agissez trop bien,
En cela votre cœur s'accorde avec le mien.
Sophie est sans penchant, à peine hors de l'enfance,
A-t-elle d'un époux la moindre connoissance ;
Sans nulle résistance, elle se destinoit

A rester au Couvent où on la conduisoit ;
Aussi-tôt qu'elle apprit votre heureuse arrivée,
A changer de dessein, elle a peu balancée.

BLAINVIL.

Cela n'annonce pas que son cœur soit content
De l'époux qu'on lui donne.

BERVAL.

Elle est jeune vraiment.
Et d'obéir en tout, chez moi c'est la méthode.

BLAINVIL.

Et de ne point aimer suit-on aussi la mode ?
N'est-il donc pas d'amant, sage, aimable & loyal ?
Qui pourroit dans son cœur l'emporter sur Berval?
Et qui l'ayant aimé dans son humble fortune,
N'ayant pas dédaigné sa naissance commune,
Par sa constance enfin, & son sincere amour,
N'ait pas pu de Sophie obtenir du retour ;
Il seroit trop perfide en un sort plus propice ;
A ce cœur généreux de faire une injustice.

BERVAL.

A quoi bon ce discours ! cette précaution,
Son cœur est innocent sans inclination.

BLAINVIL.

BLAINVIL.

Je l'imagine ainſi, mais conſentez-vous même,
De lui donner du moins le ſeul époux qu'elle aime.

BERVAL.

Vous avez ſur ce point entiere autorité,
Je n'ai rien à redire à votre volonté.

BLAINVIL.

Oh ! rien pour le moment, juſqu'à ce que je nomme
Celui que j'ai choiſi, vous ſerez un autre homme.

BERVAL.

Pour vous contrarier je n'ai point de ſujet.

BLAINVIL.

Dans ce cas ſeulement vous romprez mon projet,
Quel que ſoient vos raiſons, je prétends que ma fille
N'épouſe point ailleurs que dans votre famille.
Doricour ou Berval, il faut que l'un des deux,
D'une ancienne amitié reſſerre enfin les nœuds.
En acceptant Sophie ;

BERVAL.

Eh ! qui dit le contraire,
D'en diſcourir long-tems eſt-il donc néceſſaire ?
Par état, vous ſavez, Doricour eſt exclus,

Du joug de l'hyménée ; ainſi n'y penſez plus.

BLAINVIL.

Du ſort de vos enfans vous êtes fort le maître,
Doricour, mon ami, vous a-t-il fait connoître
Si cet état étoit conforme à ſes deſirs,
Et par goût de l'hymen fuiroit-il les plaiſirs.

BERVAL.

L'on n'eſt point fait, vous dis-je, à tant de complaiſance,
L'on fait mes volontés avec obéiſſance.

BLAINVIL.

C'eſt où je vous attends, tout ne va pas au mieux,
Quelqu'un eſt déplacé, ſi j'en crois bien mes yeux.
Doricour me paroît éloigné de ſe plaire
Dans l'état où il eſt.

BERVAL.

C'eſt à lui de s'en taire.
De puiſſantes raiſons autoriſent mon choix,
Un erreur d'un moment ne change point mes loix,
Et qu'il ſe plaiſe ou non, il faudra qu'il s'y tienne.
Telle eſt ma volonté,

BLAINVIL.

Si ce n'eſt pas la ſienne.

Vous le contraindriez sur ce point important.

BERVAL.

Je ne l'ai point forcé ; tel étoit son penchant,
A me parler ainsi, quel intérêt vous guide.

BLAINVIL.

C'est que je ne puis voir qu'un pere ainsi décide,
Que sans aucun égard, plus souvent pour des riens,
Ou de légers motifs ils forment des liens.
De désordres fâcheux, trop malheureuses sources,
Pour vous les imputer, plus cruelles ressources.

BERVAL.

Un pere répondroit des fautes de ses fils ;
Combien pour les parens s'accroîtroient les soucis.

BLAINVIL.

N'en doutez point, Berval, il est mille sottises ;
Qui naissent chaque jour de toutes les méprises ;
Où tombent quelquefois d'ambitieux parens,
Dans le choix des états qu'ils font pour leurs Enfans,
Dans celui qui leur plaît, ils ont de la conduite,
Mais d'un emploi forcé, le désordre est la suite.

BERVAL.

Comme vous, sur ce point, je m'y connois
aussi,
Et crois que dans ce cas rien ne va mal ici.

BLAINVIL.

Vous le croyez, eh bien ! apprenez que Sophie,
D'épouser le Baron n'a nullement envie.
Quelle est depuis long-tems unie à Dorlcour,
Par les tendres liens du plus sincere amour;
Qu'ils attendent tous deux pour s'unir l'un &
l'autre,
Que mon consentement accompagne le votre.

BERVAL.

Oh ! pour vous sûrement vous le leur accordez,
Je refuse le mien, ils s'en sont bien passés
Pour s'aimer l'un & l'autre.

BLAINVIL.

Un cœur quand il se donne,
Ne prend ni les avis, ni l'ordre de personne.

BERVAL.

Dans ce cas, si Sophie avoit donné son cœur,
A quelqu'un du bas peuple, on tiendroit à hon-
neur

Une telle alliance, oh! vous êtes bon pere;
Vous passeriez encore;

BLAINVIL.

Achevons notre affaire.
Le cœur se sent toujours de son extraction;
Haut! il ne conçoit pas de basse passion,
Et puisque dans son choix, notre honneur se rencontre,
Il ne vous reste rien pour aller à l'encontre:
Voulez-vous qu'un refus aille nous désunir,
Et forcer plus d'un cœur peut-être à vous haïr.

BERVAL (*emporté.*)

Voulez-vous, malgré moi, faire ce mariage;
Faites-le, j'y consens, mais d'aucun avantage,
Je n'y contribuerai.

BLAINVIL.

Je me charge de tout,
Et de les rendre heureux, je viendrai bien à bout.
Ma fortune suffit.

BERVAL.

Le Baron,

BLAINVIL.

Il vous gêne.

Mais à le consoler, vous n'aurez pas de peine.
Il n'étoit point épris de l'objet qu'on lui prend.

BERVAL.

Pour épouser Sophie, il venoit cependant.

BLAINVIL.

Son frere est le premier, ainsi par droit d'aînesse.

BERVAL.

Mais chacun sait ici que dira la Comtesse.

BLAINVIL, (*il apperçoit Valfort.*)

Tout ce qu'elle voudra, venez mon cher Valfort;
Dites à Doricour que son pere est d'accord,
Et que sans plus tarder :

BERVAL.

Arrêtez, je vous prie;
Moi, je n'accorde rien.

SCENE VIII.

VALFORT; (*les précédens.*)

VALFORT.

DÉJA près de Sophie
Doricour est rendu, nous étions là tous deux,
Pour entendre plutôt ce dénoument heureux.

(*Au Comte.*)

Il eut fallu le voir pendant votre querelle,
Je craignois en honneur qu'il perdît la cervelle,
Au chagrin, le plaisir succede heureusement;
On l'entend qu'il renaît de votre changement.

BLAINVIL, *à Berval.*

De nos jeunes amans couronnez donc la flamme;
Goûtez donc le plaisir que je sens dans mon ame;
A faire deux heureux, montrez moins de rigueur.

(*Aux Enfans.*)

Approchez, mes enfans, que pour votre bonheur,
(*A Sophie.*)
L'hymen enfin vous joigne, embrassez votre pere.

BERVAL.

On le veut malgré moi.

SCENE IX.

La COMTESSE, SOPHIE, le BARON, DORICOUR, VALFORT, BLAINVIL, BERVAL *pere*, Mademoiselle BERVAL & VANDEUIL.

LA COMTESSE.

ET moi tout le contraire.

J'approuve cet hymen, puisqu'ils s'aimoient tous deux;
On ne peut mieux agir que de les rendre heureux.

BLAINVIL.

Vous voyez, mon ami, que Madame est prudente.

LA COMTESSE.

Vous connoissez très-bien la jeune Présidente;
Elle est aimable & riche, avant qu'il soit un mois,
Je veux que le Baron;

BERVAL.

Comment?

LA COMTESSE.

C'eſt de mon choix.
A cet effet je vais l'inviter de la fête.

VANDEUIL.

Patience, ma Tante, ôtez-vous de la tête
Le ſoin de cet hymen, elle doit avant peu
Devenir votre Niece.

LA COMTESSE.

On verra mon Neveu,
Tout ainſi que Sophie, aujourd'hui devoit l'être.

BLAINVIL *au Baron.*

Quelque biſarre ici que doive vous paroître,
Ce procédé, Baron, il doit peu vous fâcher,
Doricour & Sophie ont droit de vous toucher.
Mon choix vous fit un don qu'il ne pouvoit vous faire,
Sans une autorité qui ſouvent doit ſe taire.
Sitôt que la nature & l'amour ont parlé.

Fin du troiſieme & dernier Acte.